

Comment on meurt

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 30

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196369>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Au château de Coppet.

C'était en 1810. M^{me} de Staël habitait le château de Coppet, où elle travaillait à son ouvrage sur l'Allemagne.

Un dame, voisine du château, et qui en visitait souvent les habitants, vint à mourir. Par une étrange bizarrerie, elle s'occupait, surtout pendant la maladie qui l'emporta, de la manière dont son corps serait conservé après sa mort, tantôt penchant pour être embaumée, tantôt pour être mise dans de l'esprit-de-vin. Ce dernier mode de conservation prévalut dans son esprit, tant et si bien que durant les réveries de ses derniers moments, elle ne parlait que de l'opération qu'on devait faire subir à son corps pour qu'il ne fût point décomposé.

Instruite de ces particularités, dont elle s'entretenait un jour, M^{me} de Staël traça, tout en parlant de cette lugubre fantaisie de sa voisine, les quatre vers suivants, qu'on trouva écrits sur une carte à jouer :

Épithaphe.

Ci-git qui dans son agonie
N'imaginait rien de plus beau
Que d'être mise en son tombeau
Comme une prune à l'eau-de-vie.

Ceci nous fournit le sujet d'un curieux rapprochement.

Le petit bâtiment situé dans le parc du château de Coppet et qui se cache dans les ombrages d'un bosquet, renferme les restes de M. Necker, l'ancien ministre de Louis XVI, de M^{me} Necker, née Curchod, et ceux de leur fille, M^{me} de Staël. Celle-ci, qui avait si spirituellement raillé sa voisine, avait fait placer les corps de son père et de sa mère dans un cercueil rempli d'alcool, et, seule gardienne de la clef de cette sépulture, elle n'en laissait approcher que ses enfants.

Ce lieu, entièrement clos de murs, est impénétrable, même pour les gens du château ; l'entrée en est interdite aux voyageurs, à quelque rang qu'ils appartiennent.

On obéit ainsi à un article formel du testament de M. Necker.

Après la mort de M^{me} de Staël, la porte du caveau fut murée. Les autres membres de la famille, M. Auguste de Staël, son père et M. de Rocca (second époux de M^{me} de Staël) furent ensevelis dans le même bosquet, mais leurs tombes sont séparées du monument funèbre.

On raconte que M. de Bonstetten, bailli de Nyon, avec qui M^{me} de Staël était très liée, sollicitait depuis longtemps la permission d'entrer dans l'enceinte où se trouve le monument. Sa curiosité, piquée par des refus répétés, fut poussée à tel point qu'il résolut de pénétrer en secret dans cet asile. Un jour il prend dans le jardin une longue échelle qu'il dresse avec peine contre le mur et monte ; mais, en enfourchant la muraille, il fait tomber l'échelle, et le voilà forcé d'attendre quelqu'un qui vienne le délivrer. C'est en vain qu'il appela ; et pour achever de punir sa coupable entre-

prise, il entendit la cloche du dîner à laquelle il était, d'ordinaire, très obéissant.

M. de Bonstetten étant fort gros, ne pouvait pas s'agiter sur la brèche et ne pouvait guère songer à sauter en bas. Enfin, après deux ou trois heures d'angoisses, Auguste de Staël, inquiet de son absence, à une heure à laquelle on était sûr de le voir arriver, finit par le découvrir perché, rouge et suant à grosses gouttes.

Cette aventure fut, dit-on, cachée à M^{me} de Staël, et une indisposition servit de prétexte à l'inexactitude du gros bailli.

Mauvaise humeur.

CONSEILS AUX DAMES

Du matin au soir, et partout, se répète le même refrain ! « Quelle chaleur ! comme le temps est lourd ! pour sûr nous aurons de l'orage ! » Quand on a fini on recommence et l'on s'éponge en poussant de grands soupirs.

Cette température est loin de porter à la gaieté et c'est plus que jamais le moment de veiller sur notre caractère et ne pas nous laisser aller à la mauvaise humeur ; cette vilaine disposition serait un malheur pour nous et bien davantage encore pour ceux qui nous entourent. Il n'y a pas dans une maison de pire plaie que celle-là.

Les dames, surtout, ont tout intérêt à veiller sur leur humeur, car rien ne les vieillit et ne les enlaidit comme les pensées moroses qui se reflètent toujours sur leurs traits. Si elles prennent l'habitude de se montrer maussades, leurs sourcils se froncent, leur bouche se serre, leur physionomie perd toute grâce et leur visage finit par prendre le pli de leur cœur mécontent.

Il est vrai qu'elles sont sujettes à bien des déboires, ces pauvres dames, et que trop souvent tout conspire contre leur tranquillité ; le feu ne brûle pas ; les portes ne se ferment que quand elles aimeraient les voir ouvertes ; la vaisselle leur échappe et va s'abîmer au fond de la cuisine, au moment même où elles croyaient la poser en lieu sûr. Il n'y a pas jusqu'au chat qui ne se mêle de leur jouer des tours, et cela précisément à l'heure où leur cœur déborde d'amertume en songeant aux tracasseries que leur ont suscitées leurs propres maris avant de s'en aller à leur travail.

Mais il n'est pas nécessaire pour tout cela qu'elles se mettent à regarder leurs peines à travers un verre grossissant qui leur fait prendre bien trop souvent des cirons pour des dromadaires.

Le meilleur moyen qu'elles pourraient employer pour lutter contre la mauvaise humeur lorsqu'elles la sentent venir, serait de prendre la bonne habitude de retourner la vilaine chose qui les tracasse et de ne la regarder que du beau côté.

Bien vite elles reconnaîtraient que ce qui les agaçaient tout à l'heure peut se réparer parfaitement. Il n'y a qu'à bien arranger le feu pour

qu'il brûle ; la vaisselle raccommodée est celle qui dure le plus ; et quant à leurs maris qui se sont levés pour une fois le mauvais pied le premier, pourquoi s'en tourmenteraient-elles ? A moins qu'elles ne mettent elles-mêmes des bâtons dans les roues, ils vont rentrer tout à l'heure animés des sentiments les plus pacifiques. Ceci, on peut le prédire aussi sûrement que l'on peut dire au milieu du plus rigoureux hiver :

Le printemps reviendra,
Le coucou chantera.

Cacher le revers de la médaille et ne mettre en évidence que son joli côté, voilà la vraie sagesse, le remède souverain que les dames devraient employer contre la mauvaise humeur qui soulève les tempêtes du cœur et creuse les rides du visage.

Même, si chacun voulait en essayer, cela irait encore mieux, et aujourd'hui, au lieu d'une plainte lamentable sur la chaleur qu'il fait, nous entendrions peut-être un concert de voix joyeuses apprenant à ceux qui l'ignorent que l'on trouve en maints endroits charmants un peu de bonne humeur et de l'ombre !

Un poète qui en savait plus long que bien d'autres a dit quelque part :

Un ciel bien,
La chanson d'un oiseau qui sur le toit se pose,
De l'ombre, et quel besoin avons-nous d'autre chose ?
M^{me} DESBOIS.

Comment on meurt.

Comment on meurt ?... Selon qu'on a vécu.

Et c'est là une question qui intéresse tout le monde ; car nous sommes plus préoccupés que nous ne le voulons paraître de la question de la mort. Tous nous avons les yeux fixés sur cette porte noire ; nous songeons qu'on nous attend de l'autre côté et que nous avons notre numéro ; mais nous ne savons ni quel numéro on nous a donné, ni auquel on en est. Et cela nous contrarie de songer qu'il nous faudra un jour, fût-ce un jour éloigné, quitter tout ce qui nous plaît ici-bas.

Nous avons peur de mourir, et, tout bien considéré, cela est étrange, car nous vivons si peu.

Les savants ont fixé la moyenne mathématique de la vie à 38 ans, et même à 33 ans. Cette moyenne est décidément trop rigoureuse, et nous lui préférons celle plus consolante de 60 ans.

L'homme vit donc 60 années environ ; mais comme il en passe au moins un tiers à dormir, il ne vit en réalité que 40 ans. Or sur ce nombre déjà si restreint, combien d'heures, de jours, d'années ne lui appartiennent pas ; combien sont accaparées par les nécessités de l'organisation.

L'homme ne vit réellement que lorsqu'ils'appartient tout à fait, lorsque le soin de la personne humaine ne le force pas à faire une chose plutôt que telle autre, et, par conséquent, le morigène et lui ôte sa liberté.

	HEURES
Ainsi l'homme vit pendant.	525,600
Mais il dort pendant 20 ans, soit.	175,600
Les exigences de l'estomac le forcent à prendre trois repas au moins, quotidiennement, ce qui lui prend bien une heure et demie par jour. — Il mange donc pendant.	22,850
Le soin de sa personne exige au moins une demi-heure. Il fait donc sa toilette pendant.	10,920
Il va au bain une fois par mois; il reste donc dans l'eau pendant.	720
Il est forcé de recourir au mouchoir dix fois par jour au moins; mettons que cet acte exige en moyenne une minute, nous trouvons que l'homme se mouche pendant près d'une année, soit.	7,300
Pour divers autres actes de la vie et d'autres encore, mettons quarante minutes par jour; nous trouvons que l'homme accomplit ces divers actes pendant.	14,600
Il est malade ou souffrant en moyenne — et je choisis la plus faible, — trois jours par an, soit.	4,320
L'homme qui fait sa barbe dépense de plus que les autres, au moins un quart d'heure tous les deux jours. Il se rase donc pendant.	1,840
Retranchons enfin les dix premières années de l'enfance pendant lesquelles il a à peine conscience de lui-même, soit.	87,600

Nous aurons donc un total de 325,750 pendant lesquelles l'homme est empêché de vivre.

Ainsi Dieu donne à l'homme 525,600 heures à vivre; mais la nécessité lui en retire 325,750, et ne lui laisse, par conséquent, que 199,850, c'est-à-dire 22 ans, 9 mois, 25 jours et 2 heures.

La durée réelle de la vie est donc bien courte. Aussi devons-nous craindre de gaspiller le temps; aussi devons-nous en surveiller rigoureusement l'emploi et nous efforcer de vivre le plus possible. La question est de bien s'entendre sur le sens du mot *vivre*. Or les opinions sont fort partagées à ce sujet. Pour les uns, vivre signifie *s'amuser*; pour les autres, *penser*; pour quelques-uns, *travailler*; pour le plus grand nombre, *ne rien faire*.

On devrait surveiller l'emploi du temps avec d'autant plus de soin que la vie humaine ne tient qu'à un fil, et qu'à tout moment ce fil est exposé à se rompre.

Car voici comment on meurt :

Le corps humain est d'une fragilité telle que si l'on y songeait ou plutôt si l'on connaissait et si l'on analysait les conséquences des actions ou même des gestes les plus simples, on n'oserait plus lever la main, agiter le bras, et l'on tremblerait au moment de faire un repas.

Le corps humain est une machine dont tous les rouages sont, au commencement, dans un même état de fragilité. Ils se développent et s'usent par l'exercice. L'organisation anatomique a été combinée de telle sorte que tous les rouages fonctionnant ensemble, devraient s'usurer suivant le même degré, et se trouvant, à la fin, par suite d'une usure égale, hors d'état de fonctionner, amènerait pour l'homme une mort douce, naturelle, sereine.

Mais nous ne voulons pas qu'il en soit ainsi. Nous nous sommes créés une façon de vivre anormale; nous nous habituons à des excès ou de travail ou de plaisir, qui détruisent dans le corps l'harmonie d'action. Certains rouages sont encore intacts, quand d'autres sont usés déjà. De là des maladies, de là des infirmités, de là des morts douloureuses, dénouement obligé d'une vie sans ordre.

De plus, il est peu d'états qui ne deviennent, à la longue, une cause de mort, et c'est à cette situation déplorable, mais forcée, qu'il faut attribuer la brièveté de l'existence.

Les jupons de dessous.

Depuis que la mode favorise la simplicité apparente et la correction, les jupons de dessous sont devenus le prétexte à beaucoup d'élégance. Il y a quelque cent ans, les dames les plus élégantes ne craignaient absolument pas de porter de gros jupons et du linge grossier sous une robe de la plus belle soie. Nous sommes devenues très exigeantes et la moins coquette d'entre nous tient à ce que ses dessous soient d'un aspect soigné, sans avoir besoin pour cela d'être luxueux. Sans trop dépenser, on peut avoir de très jolis jupons d'un aspect coquet et élégant. Il est préférable sous tous les rapports de les faire faire. Si on n'a pas le temps ou le courage d'entreprendre cet ouvrage soi-même, on a toujours sous la main une ouvrière adroite qui les fera à la journée; ce qu'il faut surtout éviter si l'on n'est pas en mesure d'y consacrer un bon prix, c'est d'acheter des jupons de soie, soi-disant bon marché, ce bon marché-là est toujours encore trop cher, car la soie se coupe et se troue, au bout de peu de temps les dentelles et les volants se transforment en franges.

L'économie la plus sûre et la plus facile à réaliser est de faire confectionner le dit jupon à la maison. Achetez une étoffe de jolie qualité qui durera plus longtemps, surtout si l'on a la prévoyance de doubler le jupon avec une jolie flanelle de couleur vive en hiver, ou une satinette si c'est pour l'été. On fait aussi de délicieux jupons en satinette ou batiste Pompadour, ou unie, bleue, rose, jaune; c'est aussi très coquet et bien porté, garnis de petits volants très fournis et de dentelles noires ou blanches. Avoir soin de coudre les dentelles un peu haut afin d'éviter qu'elles ne se déchirent trop facilement! Il est préférable de couper les volants de différentes hauteurs, de façon qu'égaux par le dos, ils ne soient pas cousus tous à la même place, ce qui déchirerait facilement l'étoffe, mais les uns au-dessous des autres. Deux ou trois volants cousus ainsi, ensuite surmontés d'une ruche ou d'une dentelle, donnent bien au jupon l'aspect *froufrou* que la mode exige, et cela a en plus l'avantage de bien soutenir les robes, qui ne doivent à aucun prix rentrer dans les jambes, ce qui est affreux!

PAULETTE (du Genevois).

Tableau

des plus petites communes de la Suisse avec le nombre de communes par canton.

D'après le dictionnaire des localités de la Suisse publié par le Bureau fédéral de statistique.

Cantons.	Nombre de Communes.	Communes les plus petites.	Nombre d'habitants.
Zurich	200	Geroldswil	143
Berne	509	Gäserz	42
Lucerne	408	Richensee	127
Uri	20	Bauen	130
Schwytz	30	Riemenstalden	72
Obwalden	7	Sachslen	1557
Nidwalden	11	Emmetten	627
Glaris	28	Leuggelbach	218
Zug	11	Steinhausen	498
Fribourg	281	Illens	22
Soleure	132	Kammersrohr	45
Bâle-Ville	4	Bettingen	472
Bâle-Campagne	74	Kilchberg	124
Schaffhouse	36	Hofen	118
Appenzell R.-E.	20	Schönengrund	736
Appenzell R.-I.	6	Schwendi	1288
St-Gall	93	Krinau	394
Grisons	223	Casti	22
Argovie	249	Oetlikon	78
Thurgovie	74	Raperswilten	420
Tessin	265	Cureggia	35
Vaud	388	Goumoens-le-Jux	39
Valais	165	Grindon	35
Neuchâtel	64	Engollon	129
Genève	48	Gy	196

Comment Rodo Brelu va à prédzo.

Se l'ài a on ménadzo que martsé coumeint faut, l'est bin cé à Rodo Brelu; l'est veré que lo Rodo a n'a fenna d'attaque et quand on a on gros trein et prâo ovradzo, dâi z'ovrà pè la campagne et pè lè vègnès faut bin cein po que lo commerço aulè bin; kâ, se on homme est mau accobliâ et que l'aussè n'a pernetta que

ne sâ pas se reveri et portâ quoqu'è iadzo lè tsaussès, mau va!

Por cein, lo Rodo est bin appoyi. Et pu quinna fenna què cllia Rosalie! Jamè on ne l'out taboussi vai lo bornè, ni cancannâ pè lo for, on la vâi jamè batolli dâi pecheintès vuarbès pè lè tserairès coumeint lè z'autrès fen-nès, bin ào contréro, l'amè mi sé teni à l'hotò què d'allâ cotterdzi et delavâ lè dzeins. Enfin, quiet, l'est dè respettâ dein tot lo veladzo.

Adé charetabllio avouè lè pourro, la Rosalie est assebin n'a fenna dè religion: ti lè dzo, le fâ trâi ào quatro priyirè et le liai on part dè chapitres dè la Bibllia; la demeindzo, ne manquè jamè d'allâ ào predzo et, coumeint n'ont min dè serveinta, c'est lo Rodo que restè dè fak-chon po attusi lo fu, écrâmâ et surveilli lo bouli.

Dâi iadzo, la Rosalie est d'obedzi dè man-quâ lo predzo po restâ déveron lè mermitès: c'est quand vâo mettè po lo dinâ oqu'è que demandè à être mitenâ et n'y a pas! faut que la fenna sâi que po cein maniganci; adon, quand le restè à l'hotò, le soo lè z'haillons dè la demeindze à se n'homme et lo Rodo sâ prâo cein que cein vâo derè: faut que sè vitè po traci ào predzo, sein renasquâ.

Lo Rodo n'est pas on païen se vo volliâi, mâ ne sè tsau dierro d'allâ attiatâ lo menistro; l'a adé la frougne quand s'agit dè sè revoudrè dè la demeindzo, kâ, l'amè bin mi restâ pè l'hotò avouè sè z'haillons dè ti lè dzo què d'allâ ào predzo, et po bin derè, atant la fenna a dè religion, atant se n'homme ein manqu'è; jamè ne priyè, ni ne liai dein lè Bibllia et quand la Rosalie l'envoyè dinsè la demeindze, l'est por li n'a vretâllia covrà.

Ora, vaitè cein que noutro Rodo avâi émaginâ po s'esquivâ d'allâ ào predzo: Quand lo predzo senavè, s'ein allavè tot bounameint vouâti on tsamp àobin on prâ pas trâo lien, àobin se pliovesâi, s'einfattavè pè derrâi à la pinta dè Coumouna, et quand fiaisâi onj'hâ-rès et que lè dzeins saillivont dè l'église, sè dé-patsivè dè vito reveni à l'hotò et se la fenna l'ài demandavè se y'avâi zu bin dào mondo ào predzo, l'ài desâi:

— Et bin, vouaiquie, pas onco tant! àobin oqu'è dinsè et la fenna sè démaufiavè dè rein.

On iadzo tot parâi, lo Rodo s'est trova prâi coumeint n'a ratta dein n'a trappa: Onna demeindze que l'avâi étâ attiatâ lo predzo à la pinta, la Rosalie l'ài fâ quand sè raminè à l'hotò:

— Te revins dào predzo?

— Binsu!

— Yo est-te que le menistre a prâi son texte?

Ma fâi, lo pourro Rodo s'est trovâ eimbètâ et l'a peinsâ dè sein teri avouè n'a petite dzanlie; coumeint vo z'è de, ne liaisai pas soveint la Bibllia et l'ài reponde: « L'a prâi dein l'épitre selon St-François à Josué, chapitre dozè, ver-set quatrol »

— Eh! lo bon Dieu mè perdenè! se fe la Rosalie, qu'on pouessè derè dâi dzanliès dinze, n'y a min d'Evangile dinse dein la Bibllia! Te n'as pas étâ ào predzo, vouaiquie tot! Attends pi on outro iadzo!

Lo pourro Brelu, qu'avâi cru sein teri ein deseint à sa fenna lo nom dè cé qu'a arretâ lo sélâo, s'est trova tot motset et l'a du reçaïdrè dè la Rosalie on sermon que n'étâi pas pequâ dâi vâi, allâ pi!

Du cllia demeindze, quand la Rosalie vâo féré allâ se n'homme ào predzo, le va avouè li on bet et quand vâi que l'eintrè dèzo lo mothi sè dit: « Ora l'ài est! » Et le retornè vâi sè mermitès.

Moralitè: Dierro n'ya-te pas d'homme que sont coumeint lo Rodo? et dierro dè fennès fariont-te coumeint la Rosalie?

C. T.